

Prologue

L'aube se leva et effaça les larmes que le ciel avait versées sur le sol. Lorsque les hommes ouvrirent les yeux, leur défaite s'imposa.

La Valachie, fille glorieuse des Terres de l'Est, avait succombé face à sa rivale.

« Accueillez votre sentence », scandaient les plaintes depuis l'au-delà. « Viendra le jour où votre Aigle redéployera ses ailes, si vous expiez vos crimes et lui enseignez la droiture. Reforgez son destin, vous qui avez brisé le nôtre, et n'oubliez jamais les maux qui sont votre fardeau. »

Les siècles passèrent comme ils avaient toujours été. Les rivaux éternels poursuivirent leur lutte fratricide en endiguant ces événements dans les méandres de leur Histoire.

Que restait-il à présent ? Une histoire qui devint une légende.

Une légende qu'on oublia.

Livre Premier

Chapitre I

Terres de l'Est, an de grâce 1434

La pluie torrentielle qui s'abattait sur la Valachie enveloppait la capitale d'un obscur manteau et pourtant... Il se tenait là, tel un temple à la gloire du Ciel au sommet duquel une bannière flottait fièrement, symbole de tout un peuple en ces temps médiévaux. Relié à la cité de Debresi par un chemin tortueux taillé à même la roche, au cœur d'un précipice, il supplantait toutes les autres forteresses du Continent.

Dressé sur sa montagne, le château royal toisait l'horizon avec arrogance. Avec sa double ligne de remparts, ses innombrables tours, ses jardins suspendus et son donjon qui perçait le ciel, il affichait sa toute puissance. Bâti par les Anciens, il n'avait jamais faibli, traversant les âges comme un édifice éternel et imprenable.



Le parfum sucré des gâteaux au miel se mêlait aux senteurs d'épices et de thym, subtile et aguichante alliance qui nimbait les tables avec délice et caressait les narines. Le vin coulait à flots et le gibier, le poisson, les soupes et les pâtisseries en tous genres allaient et venaient suivant les envies.

Les flammes de la cheminée principale, quant à elles, pailletaient les tapisseries et les voiles chatoyants qui égayaient la salle, cette vaste pièce bordée d'arches et de colonnes dont les murs étaient hauts et les plafonds couverts de fresques. Un décor splendide à l'image de l'esthétique du royaume, au croisement de l'Empire Romain, des styles d'Occident et de l'Orient. Beaucoup de bois, des ciselages soignés et contrastés, des couleurs riches...

La mode vestimentaire du pays obéissait d'ailleurs à diverses influences, variables selon les régions et le statut social des sujets. Dans la capitale, on tendait à suivre une inspiration slave, fidèle à la culture du royaume et perceptible sur les plus riches tenues par ses motifs, ses coutures, ses superpositions et ses découpes – tenues comme celles qu'aimait revêtir la famille royale, les Zavilcea..

Le banquet du souverain Mircea II s'animait au gré des mouvements festifs des convives. Portées par les ballades des ménestrels, discussions endiablées et minauderies s'enchaînaient autour du festin qu'on entretenait sans relâche.

Dans une joyeuse effervescence, l'endroit résonnait de chants, d'odes et de poèmes à la gloire du prince héritier du trône, Victor. La fête avait été donnée en son honneur pour célébrer dignement son retour de la guerre, à lui qui avait accroché un nouveau joyau à sa couronne de succès militaires.

Âgé de vingt-six ans, Victor arborait une tunique grenat parée d'ornements en or, complétée par un gilet brodé de fils noirs et blancs et d'une épaisse fourrure.

Rompu à la guerre depuis sa jeunesse, il jouissait d'une stature de guerrier – plus d'un mètre quatre vingt-dix, des épaules larges et une musculature solide. Ses cheveux bruns, courts et ondulés tombaient négligemment sur sa nuque et sur son visage aux traits virils, dont le caractère était souligné par des yeux vert jauni jaillissant d'un teint tout juste hâlé. Sans pour autant respirer la perfection, il possédait un charme froid et son charisme avait quelque chose de pénétrant.

Ce soir là, son expression était plus sombre que d'ordinaire. Un convive manquait à l'appel, laissant vacante la place qui lui était réservée près du roi. Joseph, son unique frère.

— Bela, je t'avais dit de le faire appeler dès l'arrivée de Victor, souffla Mircea à son Grand Conseiller, l'œil fixé sur le siège vide.

— Je suis navré, Sire, s'excusa l'homme.

— J'ai demandé aux valets de le trouver mais c'est chose vaine. Décidément, cet enfant ne respecte rien. Dans quels bras se fourvoie-t-il encore au lieu d'honorer notre table ? Présence de Victor ou pas, il se devait de partager notre repas.

Le dauphin se tourna aussitôt vers celui qui avait prononcé ces paroles. Zaharia, frère cadet du roi affublé du titre singulier de "Comte Royal". Son oncle. Tout en lissant l'épaisse barbe noire qui garnissait son faciès pointu, ce dernier haussa subrepticement les épaules. « Allons, pria Mircea, ne vous chameillez pas alors qu'on nous amène un magnifique cygne ! Joseph a certainement une excellente excuse et je suis sûr qu'il nous rejoindra très vite. »

La citadelle des Zavilcea était souvent comparée à une ville pour son ampleur et les centaines de salles qu'elle abritait : des vastes pièces de réception aux enclaves les plus exigües, les couloirs, ponts et escaliers reliaient plus de lieux qu'un homme aurait pu en traverser en plusieurs jours.

Dans l'une des tours bien à l'ouest des remparts, une niche intime, voûtée et close par une porte très étroite affichait une décoration simple mais chaleureuse. Un endroit boisé dédié au jeu et au repos, muni de quelques tables d'échec et d'épais coussins couvrant des fourrures jetées sur les dalles, et réchauffé par des vasques enflammées.

Là, le plus jeune des frères Zavilcea se lovait contre deux courtisanes, qui écrasaient volontiers leurs formes généreuses sur le son torse nu. Il leur souriait, du haut de ses vingt-trois ans, et susurrant de doux murmures à leurs oreilles à chaque caresse.

Et les belles, elles, les acceptaient avec bonheur.

Il fallait avouer que le physique du prince constituait un atout dont il avait pleine conscience : d'une hauteur semblable à celle de Victor, il était néanmoins un peu plus massif. On disait de lui qu'il avait la musculature taillée dans la roche d'un gladiateur, façonnée au gré des nombreux duels et batailles qu'il avait menés.

La première fille lui caressa un téton, puis fit glisser les doigts sur ses pectoraux parsemés de poils fins. Son index buta sur une cicatrice, très ancienne, parmi les quelques-unes sur la peau du jeune homme. Il sourit encore. Des trophées de guerre.

La seconde fille l'embrassa à pleine bouche, engourdie par le contact de sa langue sur la sienne. Sa complice de jeu, elle, se frotta au dos du jeune homme avec impatience : « Mon seigneur, vous êtes – »

Des coups à la porte l'interrompirent. « Je suis occupé ! » repoussa Joseph. L'importun se permit malgré tout d'entrer dans la salle. Le prince leva brusquement la tête et identifia Ilian, son chambellan :

— Mais fous-le-camp, j'ai dit !

— P... pardonnez-moi, Messire, mais c'est important. Votre frère est rentré de campagne et un banquet se donne en ce moment en son honneur.

Joseph se leva d'un bond et, devant le faciès hébété qu'il adjugeait à son valet, ce dernier explicita son propos :

— Il est vrai qu'il devait nous rejoindre demain, mais il a choisi de devancer le reste des troupes avec une petite escorte afin d'en faire la surprise à la Cour.

— Ce soir ?! Et c'est maintenant qu'on me prévient ?! s'offensa-t-il en agrippant sa chemise laissée au sol.

— Messire Zaharia avait promis à Bela de s'en charger et d'en aviser nos gens.

— C'est cela, oui. J'imagine avec quelle ferveur il a mené sa tâche... Et toi, sombre benêt ! Mon frère rentre prématurément de campagne et tu ne juges pas bon de m'en avertir ?!

— Personne ne vous avait vu depuis la matinée et je... j'ai arpenté la forteresse en vain avant de gagner cette tour, mon seigneur, je vous supplie de me croire !

— Ouais. Tu mériterais que je t'étripe avec les dents.

— Pardon !

— Foutredieu, ne commence pas à geindre !

Le bras d'une des femmes posé sur le bras du prince interrompit la réprimande :

— Vous n'allez pas nous quitter ?!

— Je le crains, ma toute belle, et j'en suis navré...

— Mais... ?

Joseph interrompit la protestation d'un baiser : « Je me ferai pardonner », jura-t-il avec un sourire mutin. Puis, tandis qu'elles se rhabillaient en marmonnant leur dépit, le seigneur obliqua vers Ilian : « Sers au moins à quelque chose et aide-moi à me rhabiller. »

Dès que ce fut fait, les deux hommes se pressèrent vers l'extérieur de la pièce. Puis, ils quittèrent la tour et gagnèrent avec la même hâte l'aile centrale du château. Malgré le retard, Joseph fit toutefois halte devant un large miroir et ajusta la fourrure qui reposait sur ses épaules, les lèvres discrètement levées quand il essuya les gouttes de sueur sur son front. « Je ne suis pas à mon meilleur avantage, mais ça ira », jugea-t-il, les yeux posés sur son reflet avec satisfaction.

À ceux qui déploraient son orgueil, Joseph répondait avec amusement qu'il était simplement observateur. Doté d'iris gris clair et perçants, il possédait un magnétisme qu'on qualifiait d'*animal*. Son visage avait un caractère à la fois viril et imparfait, avec une mâchoire solide, un nez fort et légèrement busqué. Ses cheveux, quant à eux, étaient lisses et châtain foncé, d'une longueur courte tombant sur le haut de sa nuque.

« Mon seigneur... ? » appela Ilian. L'intéressé prit une paisible inspiration. Il accéda ensuite à la salle par une porte latérale cachée derrière un rideau mais, loin de faire abstraction de son arrivée, les convives interrompirent leurs discussions et se tournèrent vers lui. « Je vois qu'on s'amuse, ici ! » réagit-il avec désinvolture.

Après cela, il marcha calmement en direction de la table royale. L'embarras germa en lui quand il croisa le regard de son aîné. Il infléchit la nuque un instant avant de finalement s'adresser à lui : « Je suis désolé. » La réponse de Victor se forma dans un sourire, un de ceux qui apaisent tout sentiment de culpabilité. D'une main tendue, le dauphin indiqua que ce contretemps appartenait au passé. Ainsi, il accueillit Joseph près de lui, le prit dans ses bras durant de longues secondes et baisa son front.

— *On s'amuse*, en effet. Toujours aussi discret dans tes arrivées, à ce que je vois. Les vieilles habitudes ne changent guère.

— Je m'en voudrais de décevoir mes admirateurs... mes *admiratrices*.

— Où étais-tu encore ? À croire que tu te cachais...

— Qui ne fuirait pas à l'idée de partager sa table avec *ça*, piqua-t-il en se tournant furtivement vers Zaharia.

— Je veux bien te croire.

— Bon, et à part *ça*, combien en as-tu pourfendu durant mon absence ? J'espère que tu as ramené leurs têtes en guise de souvenirs, au moins, histoire de décorer nos extérieurs.

— Joseph, surveille-toi ! pria Mircea.

— Allons, allons, Sire ! reprit le jeune homme en tapant vigoureusement le dos du roi. Vous dégustez peut-être les restes de leurs entrailles, ce soir. Pour une fois que vous goûtez à la victoire, ne vous plaignez pas.

Les traits de Mircea se déformèrent en grimace. Moqué en public, encore une fois. Pauvre roi que cet être soumis à deux fils qu'il ne pourrait jamais contrôler... Avec son physique de brave bougre à la barbe bien taillée, grand et bedonnant, au trait plaisant mais dénué de charisme, il n'intimidait personne.

— La tutelle sur le pays et trésor local me suffisent, répondit Victor. Je suis un homme aux goûts simples...

— Les cadavres n'auraient pourtant pas différé de tes trophées habituels, piqua Zaharia.

Un sourire sur les lèvres, Joseph se tourna vers leur oncle :

— Trophée ! Un bien grand mot, dont le sens vous échappe. Faute d'en avoir à votre actif, sans doute, jeta-t-il avant d'avaler une gorgée de vin.

— Voyons, mon frère, tiens-tu à ce que notre Sire te somme une nouvelle fois de ne pas rabrouer ce serp... ce brave homme ?

— Pff ! Vos piques puériles ne m'atteignent plus.

— Cessez donc vos persiflages, tança Joseph en plaquant sa coupe sur la table. J'ai suffisamment subi vos manigances, ce soir, n'en rajoutez pas.

Zaharia n'insista pas. Maudits étaient-ils, ces princes qui le remisaient avec tant d'impunité ! Sans compter que, hermétique à son malaise, l'être silencieux qui siégeait à sa gauche n'avait pas jugé utile d'intercéder en sa faveur... quoiqu'il ne fût autre que son fils unique, Dan.

De cinq ans l'aîné du dauphin, il avait un visage émacié et terne qui le distinguait fortement de son père. Au-dessus de ses yeux fuyants, d'une couleur bleue très pure, des cheveux noirs propres et bien peignés tombaient comme des fils de soie sur son front et sur le haut de sa nuque. C'était un homme

d'une maigreur malade dont émanaient des relents d'opiacés, et qui générait un sentiment de malaise à ceux qui l'approchaient d'un peu trop près. Le regard baissé vers son assiette, il prêtait oreille au récit de l'héritier du trône comme le faisaient les autres.

Un an auparavant, Victor avait décidé de porter un estoc à son ennemie héréditaire, la principauté de Horganthie. Pour cela, il avait jeté son dévolu sur un des pays ralliés à la cause horganthe, la Molrachie.

Enserrés dans une lutte endémique, Valaques et Horganthes se disputaient la domination des Terres de l'Est depuis les premières dynasties : à l'Antiquité, qualifiée de « Temps Anciens » par l'Eglise, une guerre frontale avait ravagé le Continent. Dévastatrice et traumatisante pour tous, elle avait par ailleurs impliqué les royaumes voisins - qu'ils fussent alliés, ennemis ou tout simplement "sur le chemin". Les détails de son déroulement se perdaient dans les voies obscures du temps, à l'exception d'une certitude : la défaite valaque.

Alors même que leur meneur, Valgan Ier, empoignait peu à peu la victoire, un mal inexplicable frappa ses rangs et le fit plier, l'humilia. Marqua son pays au fer brûlant de la rancune et de l'amertume. De tous les peuples de l'Est, les Valaques étaient ainsi les plus belliqueux, les plus agressifs. Ceux qui, portés par une ardeur inénarrable, attendaient un roi qui saurait balayer le passé et leur rendre leur gloire perdue.

Un peuple qui n'acceptait ni l'inertie, ni la faiblesse, et dont les résidus de patience s'effritaient un peu plus chaque jour.

Le regard posé sur Mircea, Victor lui adjugea rictus au seuil de la morgue : « Vous voyez, j'ai bien fait de ne pas suivre vos tristes conseils, vous qui refusiez d'engager le royaume dans un tel affrontement. En plus de prendre possession la Molrachie, j'ai également asservi la Pomenie. » Mircea hochait timidement la tête.

« Je regrette d'avoir dû quitter le champ de bataille si vite ! » déplora Joseph avec un dépit qu'il masquait mal - le roi était tombé malade et, pour ne pas laisser le contrôle du château à Zaharia et Dan, le jeune homme avait dû regagner prématurément Debresi.

— Je sais, reconnut Victor. Si ça peut te rassurer, l'issue de la guerre était sans surprise.

— Je m'en doute, oui. On nous a rapporté que la tutelle avait été acceptée par traité.

— C'était la meilleure solution, avança Victor. Le pays serait ingérable par le biais d'une annexion directe. Trop féodalisé, trop vaste... Je préfère procéder par étapes. À ce titre, sa résistance m'a surpris, bien qu'elle ait été vite assouplie.

— Ah oui ? La Molrachie est pourtant démilitarisée, décousue par les querelles seigneuriales. Sans parler des aptitudes martiales de ses combattants... Des paysans avec des fourches feraient mieux.

— Certes, ce n'est pas l'Andalis, accorda le dauphin en référence à une principauté du Continent réputée pour son brio guerrier. Note que j'ai tout de même laissé une partie de notre ost sur place pour pérenniser la situation et pacifier les lieux.

— C'est judicieux. La défaite peut constituer un terreau fertile pour des sursauts de fierté, et nous n'avons pas besoin d'un conflit civil à gérer hors de nos frontières. J'imagine que leur souverain...

Victor fixa son frère avec malice, conscient qu'il n'ignorait rien du sort qu'il lui avait réservé : « Comme d'ordinaire. » *Comme d'ordinaire*, il avait planté sa tête au sommet d'un pal exposé sur les remparts du château défait.

— Tu aurais dû l'envoyer à Jenci, il aurait sûrement apprécié l'attention, fit Joseph en évoquant le Grand Prince horganthe.

— Il serait culotté de geindre ! S'il avait daigné laisser quelques milliers d'hommes en faction autour de Valas, la ville n'aurait pas été conquise si aisément.

— Les messagers ont rapporté une intervention horganthe, pourtant, peu après mon départ.

— Les troupes sont arrivées trop tard, j'avais déjà pris la forteresse. Elles ne pouvaient percer aucun flanc avec une si faible quantité de fantassins. Elles n'ont donc pas insisté et ont fui les lieux après quelques jours de siège inutile.

— Bigre, je reconnais là la hardiesse incomparable de nos rivaux...

Victor rit, presque désinvolte :

— Gageons que Jenci ne considérera pas mes assauts à la légère la prochaine fois. Sinon, son imprudence le perdra.

— Mais toi, peut-être est-ce ta barbarie qui te perdra, mon cher neveu ? Des voix s'élèvent contre la violence de tes actes et les fonds que tu alloues à tes campagnes.

— De qui parle-t-on ? D'une poignée d'aigris et de pleutres à votre image, qui se satisfont de notre

situation de deuxième puissance du Continent ? De nos voisins ? Soyez sérieux et ouvrez les yeux : l'armée tout entière m'accorde sa confiance, le peuple m'aime et, de tous nos vassaux, seuls les cabots osent grogner à mes bottes.

Pour toute réponse, Zaharia lui adressa un rictus amer. Victor avait décidément réponse à tout...